**Carole Zalberg, La Jeune Amie, Gilles Leroy**

Il en parle presque jusqu’au bout du livre comme de « la jeune amie » et dire cela d’elle, la jeunesse et l’amitié, fait suaire, entoure, protège et imprime le souvenir dans son état le plus vital et le plus affectueux. La drôle de fille a débarqué dans la vie du narrateur un soir de fête, à Paris, à l’aube des années 80. Ils ont 19 ans. Lui vit avec un homme plus âgé. Elle porte le deuil d’un père adoré et du territoire africain où elle a grandi. Le coup de foudre amical entre eux est immédiat. Ensemble ils font des chantiers et la nouba, partagent secrets et pudeur, s’enthousiasment pour une scène musicale en ébullition.
Lorsque la jeune amie est violée et tuée, au cœur de l’été, ils se voient moins mais leur lien n’a pas faibli.
Quelques décennies plus tard, Gilles retrouve un Polaroïd et tout est libéré : le chagrin et l’incompréhension, bien sûr, mais aussi la lumière de la jeune femme et de cette histoire-là, joueuse, profonde et légère tout à la fois, évidente et brusquement empêchée par le meurtre demeuré insensé même après l’arrestation du coupable.
De son écriture chargée de nostalgie et d’enfance où ont couvé tous les drames, l’écrivain sensible, désespérément élégant, approche peu à peu la seule vérité qui l’importe, celle des êtres. Les mères oscillent entre force et folie, les pères sont absents et envahissants, les amants déçoivent, en général. Au centre de ce monument de mots, l’assassinée s’anime, nous envoûte, nous est arrachée à chaque évocation de son calvaire.
Les fins de chapitre tombent comme des couperets, reproduisent dans leur brutalité ou leur soudaine concision les coups portés à la jeune amie et à une époque perdant l’insouciance avec l’arrivée du Sida. Mais la douceur et la joie sont aussi déposées dans ces pages ainsi qu’auprès des morts bijoux et objets, qui les accompagnent et nous consolent.